

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/1 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.1.63317

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.



Fortschritt durch Fälschungen? Ursprung, Gestalt und Wirkungen der pseudo-isidorischen Fälschungen. Beiträge zum gleichnamigen Symposium an der Universität Tübingen vom 27. und 28. Juli 2001, publ. par Wilfried HARTMANN, Gerhard SCHMITZ, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2002, XII-279 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 31).

En 1827 un collaborateur de l'université de Tübingen souhaitait plaisamment de voir entassés en un immense bûcher tous les écrits isidoriens ainsi que leur auteur – l'archimenter – pour le cas où l'on aurait réussi à le prendre. Cette vision désespérée n'est plus celle du livre ici recensé qui réunit dix articles très savants consacrés aux redoutables mystères de ce problème. Le titre lui-même assez provocant («Le progrès à travers des faux?») révèle un changement de perspective bien dans la ligne de Horst Fuhrmann qui enseigna à Tübingen de 1962 à 1972 et à qui ce livre est offert à l'occasion de ses 75 ans (rappelons ici son œuvre majeure: H. Fuhrmann, *Einfluß und Verbreitung der pseudo-isidorischen Fälschungen von ihrem Auftauchen bis in die neue Zeit*, 3 vol., Stuttgart 1972-1974 [Schriften der MGH, 24]). Il s'agit donc des actes d'un symposium tenu en 2001 et suivi d'une publication soignée dès l'année suivante (une efficacité qui tranche sur les malheurs éditoriaux énumérés tout au long de ces pages). Les principaux thèmes de recherche portent sur les origines de ces textes suspects (les lieux, les hommes, les ateliers), sur la nature même du faux (le vrai faux où le faussaire seul à la parole et le faux faux, remaniement partiel ou profond), sur le rôle du faux dans l'immédiat ou à longue échéance: et c'est ici qu'apparaît le progrès possible (les faussaires auraient-ils joué le rôle des juristes de profession à venir?). Enfin et surtout tous les auteurs de ce volume se sont interrogés sur les éditions critiques, aussi nécessaires que pratiquement impossibles à réaliser, en raison de l'état des sources et de la diffusion obscure de l'esprit isidorien. Naturellement tous les problèmes cités dans cette énumération sont étroitement imbriqués les uns dans les autres, ce qui complique tout.

Mais la recherche scientifique ne capitule jamais et de fait, à la lecture de ces contributions on voit qu'elle a tout de même avancé ses pions. Klaus ZECHIEL-ECKES (p. 1-28) a encore une fois tenté, après tant d'autres, de lever le voile sur l'identité du Pseudo-Isidore. À partir de deux manuscrits qui ont servi effectivement d'outils de travail au faussaire (manuscrits de Saint-Petersbourg et de Paris) il a pu désigner le monastère de Corbie et même l'homme éminent qui le dirigeait alors, Paschase Ratbert, comme les responsables de la forgerie. Espérons que ces identifications résisteront mieux que les précédentes aux futurs assauts. Gerhard SCHMITZ (p. 29-60) considère pour sa part tout l'ensemble des «faux isidoriens»: les *capitula Angilramni*, les faux capitulaires de Benoît le Lévite, les fausses décrétales et il veut rechercher les relations internes au sein de ce corpus et, par voie de conséquence, établir une chronologie détaillée de toutes ces parties: une entreprise périlleuse. Veronika LUKAS (p. 61-87) met en lumière un fait singulier: une source suspecte (comme les faux capitulaires de Benoît le Lévite) peut fournir une version plus sûre d'un texte ancien: ici la *relatio episcoporum* présentée en 829 à la diète de Worms. Autrement dit, il faut bien distinguer contenant et contenu. Dans l'œuvre de Benoît le Lévite tous les cas de remaniements sont possibles, depuis la fidélité inconditionnelle à la source jusqu'à la falsification effrontée.

Herbert SCHNEIDER (p. 89-110) s'intéresse à l'aspect liturgique et théologique des faux isidoriens. Il montre à partir d'un exemple fort intéressant comment la mention sèche et concise du *Liber pontificalis* a été amplifiée et détournée dans le sens des obsessions du faussaire: à savoir la distinction fondamentale entre clercs et laïcs qui doivent avoir en droit des régimes différents. Le point de vue est un peu semblable dans l'article de Rudolf SCHIEFFER (p. 111-124) consacré à «la découverte de l'encyclique». Ce genre de document – lettre circulaire visant des destinataires pris en groupes – existait avant Isidore, mais les exemples étaient peu nombreux. Notre faussaire les considéra comme des pierres d'attente pour des revendications d'autorité attribuées aux papes martyrs des premiers siècles; et il en tripla la masse. Detlev JASPER (p. 125-160) se livre à un exercice de critique historique à propos de quatre lettres épiscopales datant sans doute de 1072. Leur intérêt tient au fait que Ratbod II



(1068–1098) évêque de Noyon-Tournai était ici consulté par trois confrères appartenant à une autre province. D'autre part les thèmes abordés concernaient des questions toujours brûlantes pour un tenant des thèses isidoriennes: le serment liant un évêque à son métropolitain, l'interdiction de confisquer les biens d'un évêque avant tout jugement et l'éternelle question de l'usurpation des biens ecclésiastiques. Ces quatre lettres jusqu'ici inédites sont publiées par l'auteur de l'article.

Peter LANDAU (p. 161–190) rappelle après Horst Fuhrmann l'importance de Gratien dans la diffusion des fausses décrétales. 375 chapitres de Gratien proviennent du Pseudo-Isidore et, par delà Gratien, 300 extraits isidoriens ont pénétré dans le *Codex iuris canonici* de 1917. Mais d'où vient cet héritage isidorien chez Gratien? La réponse doit mettre en cause les collections canoniques beaucoup plus que le Pseudo-Isidore lui-même... Martina HARTMANN examine l'attitude de la critique à l'égard des faux isidoriens à la fin du Moyen Âge et au début des Temps Modernes (p. 191–210). La vérité de ces décrétales a été mise en doute dès le Moyen Âge, mais toujours pour des cas particuliers et par des chercheurs isolés. Un exemple frappant est celui de Nicolas de Cuse (1401–1464) qui rejetait aussi bien les pseudo-décrétales des papes Clément et Anaclet que la *Constitutio Constantini* (donation de Constantin) sans s'émouvoir autrement qu'en déclarant que l'Église n'avait pas besoin de tels mensonges. C'est la Réforme (ou mieux la Réformation) qui a provoqué des recherches plus poussées et des explications plus vives, notamment chez les *Centuriatores* de Magdebourg qui mettaient en route une histoire de l'Église du point de vue protestant. Mais le problème restait entier de savoir si ces faux devaient être considérés isolément ou comme une œuvre d'ensemble, car les conclusions et les condamnations pouvaient être très différentes. Le parti pris conservait donc un large champ d'exercice. Wilfried HARTMANN (p. 211–216) conte une *Historia calamitatum* englobant une foule de tentatives d'édition des sources Canoniques. Elles ont toutes échoué, car elles dépassaient les forces et les moyens financiers des chercheurs isolés. Mais en cours de route bien des acquis de détail ont pu être faits, comme on a pu s'en rendre compte par la revue qui vient d'être opérée.

Le dernier chapitre du livre est particulièrement intéressant puisqu'il est l'œuvre de Horst FUHRMANN (p. 227–262) le père spirituel de ce courant de pensée (même s'il n'est pas du tout le responsable du volume). On est frappé par l'ampleur des vues: le sujet, nous dit Fuhrmann, a maintenant perdu de son actualité aussi bien en ce qui concerne la jurisprudence que la compréhension de la société. Autrefois au contraire il était mêlé aux grandes querelles théologiques et canoniques (gallicanisme, fébronianisme), puis, vers 1870, au problème de la primauté et de l'infaillibilité pontificales (opposition de Dollinger).

Relevons également les thèmes traités dans les fausses décrétales (qui, à elles seules, remplissent tout un tome de Migne, PL 130): description de l'Église primitive, marche de la procédure dans la justice ecclésiastique, problèmes de liturgie etc... Tout cet ensemble nous est parvenu dans des versions différentes où il faut distinguer un noyau fixe (c'est certain) et des parties mobiles caractéristiques de tel ou tel groupe de manuscrits. De là des combinaisons diverses, des entrelacements, des retouches, des faux...

Les circonstances politiques sont évidemment capitales pour comprendre la naissance, puis la mise en application des fausses décrétales. Le milieu du IX<sup>e</sup> siècle est une époque féconde en faux, qui parfois tentent de s'éliminer mutuellement. En tout cas le parti de l'unité de l'empire et de l'autonomie de l'Église a d'abord triomphé, dans la déposition de Louis le Pieux (833). Puis dès 834–835 ce même parti a été victime d'un renversement de situation et exposé aux dépositions (Ebbon et Agobard). C'est alors l'heure du Pseudo-Isidore avec ses préoccupations obsessionnelles: protéger les évêques contre l'emprise séculière et les accusations injustifiées, garantir aux accusés une procédure régulière sans *a priori*, ne pas confisquer les biens avant condamnation et dès 838 on voit les fausses décrétales en circulation.

Mais, conclut Horst Fuhrmann, la grande époque des fausses décrétales se situe deux siècles plus tard au temps de la Réforme Grégorienne, alors qu'on voulait aligner toute l'Église sur



Rome et où l'on voyait dans l'Église primitive le modèle absolu. Les décrétales des papes martyrs du Pseudo-Isidore prenaient une grande force, comme la vérité opposée à la coutume. Le faux fournissait »un modèle irréel, visionnaire«, qui poussait plus avant les réalisations et les aspirations. C'est en ce sens que le faux favorise parfois le progrès...

Henri PLATELLE, Lille

Angelika HÄSE, *Mittelalterliche Bücherverzeichnisse aus Kloster Lorsch*. Einleitung, Edition und Kommentar, Wiesbaden (Harrassowitz) 2003, IX–417 p. (Beiträge zum Buch- und Bibliothekswesen, 42).

Au IX<sup>e</sup> siècle, les bibliothécaires de l'abbaye bénédictine de Lorsch dressèrent plusieurs inventaires de leur très riche collection. On souhaitait depuis longtemps une édition critique de cette documentation, car le caractère partiel et médiocre des publications du XIX<sup>e</sup> siècle – spécialement de celle d'Angelo Mai, reproduite par Gustav Becker – était avéré. Les travaux de Bernhard Bischoff sur le scriptorium de Lorsch avaient amélioré la situation, en classant chronologiquement les différents catalogues, mais, faute d'édition fiable, philologues et historiens restaient forcés de lire eux-mêmes les originaux, s'ils voulaient fonder leurs recherches sur un terrain solide. Le livre d'Angelika Häse comble donc une lacune importante et devrait figurer rapidement parmi les usuels de nombreuses bibliothèques.

Le cœur de l'ouvrage est l'édition commentée de quatre inventaires rédigés approximativement entre 830 et 860 et conservés dans le fonds Palatin de la Bibliothèque Vaticane. Trois d'entre eux, siglés ABC, sont réunis dans un même volume: Pal. lat. 1877, qui renferme aussi un inventaire de Fulda. Le quatrième ou D figure dans Pal. lat. 57, où il précède, au moins depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, une copie des Épîtres pauliniennes. D'après leur ordonnance, ces catalogues se répartissent en deux familles: AB d'une part, CD d'autre part. Selon l'expertise de Bischoff, confirmée par l'enquête de l'auteur, A daterait des environs de 830, et B des années 830–840; D serait à situer vers 850, et C vers 860. L'inventaire C, avec ses 503 entrées, est de beaucoup le plus complet: il est seul à décrire en tête les manuscrits liturgiques (Ca 1–75) et en finale le fonds laissé par Gerwardus, ex-bibliothécaire du palais impérial (Cb 1–27). D est d'un intérêt limité (265 entrées): il correspond en substance à une version brève, c'est-à-dire ne retenant souvent qu'un titre par recueil, d'un inventaire jumeau de Ca 76–386. A et B décrivent respectivement 129 et 205 volumes, mais, comme des accidents de transmission les ont rendus lacunaires, la liste des livres acquis ou copiés entre 840 et 860 (c'est-à-dire entre la rédaction de AB et celle de CD) ne peut être établie avec certitude: quinze entrées seulement de AB sont absentes de C, mais l'analyse des recueils, indépendante du récolement reflété par CD, y est souvent plus détaillée.

Les éditions d'Angelika Häse (p. 82–174) se conforment aux principes adoptés dans la série, hélas interrompue, des »Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz« (= MBDS). Chaque catalogue est publié isolément, les additions y sont imprimées en corps inférieur, et les remarques textuelles regroupées dans un apparat infrapaginal. Les changements de mains – entre copistes principaux pour le corps des inventaires ou entre scribes secondaires au niveau des entrées additionnelles – sont précisés en introduction et illustrés par les planches 1–6. Les trois chapitres introductifs (p. 1–81) donnent encore d'autres détails codicologiques et surtout une vue générale de l'histoire de Lorsch, depuis sa fondation en 764, jusqu'à sa suppression au XVI<sup>e</sup> siècle. L'abbaye perdit son autonomie en 1229, et fut soumise durant quelques années aux cisterciens d'Eberbach, avant de devenir en 1245 une maison de l'ordre des Prémontrés. De ce fait, le fonds de Lorsch connut deux phases majeures de dispersion: au profit des cisterciens, vers 1235–1245; en raison des visites d'humanistes, à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Ce qui restait sur place entra finalement vers 1550–1560 dans la collection des Électeurs palatins à Heidelberg, avant d'être transféré à Rome en 1623.